

DG278

C45

v. 1

1867-68



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

AVERTISSEMENT

POUR LA QUATRIÈME ÉDITION.

L'auteur de ce livre, moins que personne, s'en dissimule les défauts, et il regrettera toujours que, jeune encore, sans une longue expérience des travaux historiques, il se soit engagé, sans le savoir, dans une carrière qui a pris une extension pour lui tout à fait inattendue. Cependant, l'histoire, présentée en elle-même et dans sa vérité, a tant de valeur qu'on a bien voulu lire son livre, et qu'aujourd'hui, après bien des années, il se trouve appelé à le réimprimer. Il aimerait, non à le corriger, mais à le refaire. Mais on ne refait pas ainsi les œuvres de sa jeunesse; il se borne donc, sans toucher à l'ensemble, à améliorer les détails et à

T. I. — a

006533

rendre son livre aussi exact que possible, s'il ne peut le faire parfaitement complet.

Il doit aussi demander pardon aux lecteurs d'aujourd'hui de quelques expressions et de quelques souvenirs qui étaient à l'adresse des lecteurs d'autrefois. Trente ans se sont écoulés, et ce qu'on eût appelé des *actualités* (selon le langage un peu barbare de notre siècle), sont aujourd'hui des anachronismes. Il ne se repent pas, néanmoins, de s'être servi des mots et des idées des temps modernes pour expliquer les temps antiques. Traversant, comme l'ont fait les hommes de notre âge, tant de crises, tant de révolutions, tant d'épreuves, comment ne pas se servir, pour mieux comprendre les siècles passés, de l'expérience, trop instructive, hélas! du siècle présent? Comment, malgré nous, ne pas laisser empreintes sur nos œuvres quelques traces de l'écume de tant de flots qui nous ont ballottés? Il peut, du moins, se rendre ce témoignage que les choses du présent, quand il en a rappelé le souvenir, étaient pour lui un document, non une passion; et que si, dans les diverses parties de son travail, les révolutions contemporaines ont laissé une trace de leur passage, c'est bien plutôt au rebours que dans le sens des événements.

Mais surtout, comment ne pas se rappeler, en tête de ce livre où sont indiquées les premières luttes du chris-

tianisme naissant, les luttes suprêmes que soutient sous nos yeux le christianisme grandi et devenu, que le monde le veuille ou ne le veuille pas, la lumière et le maître du monde? Au temps des premiers Césars, la question chrétienne (pour employer cette formule de notre temps), aux yeux du vulgaire et encore plus aux yeux des politiques, passait inaperçue au milieu de questions bien oubliées aujourd'hui, et que l'on jugeait plus importantes. Aujourd'hui, la question chrétienne est partout et domine tout. Plus que jamais, à cette heure, il n'y a de combat, il n'y a de lutte, il n'y a de controverse, et dans les travaux de l'esprit et dans les labeurs de la politique et même sur les champs de bataille, que pour ou contre la vérité chrétienne. Les problèmes ou les passions politiques, qui formaient une part plus ou moins grande des préoccupations de nos pères, et qui ont été ou la cause ou le prétexte de nos révolutions, sont aujourd'hui à l'état ou de questions résolues et d'ambitions satisfaites, souvent plus encore d'illusions perdues et de lieux communs abandonnés. — L'égalité! elle est, ce semble, satisfaite, à moins qu'on ne veuille conquérir l'égalité des biens et des fortunes, qui serait la ruine des riches et encore plus la ruine des pauvres. — La liberté! les plus révolutionnaires sont ceux qui en veulent le moins. — La république! les révo-

lutionnaires en veulent moins encore depuis qu'ils ont commencé à s'approprier les monarchies. — La souveraineté des nations ! qui en tient compte dès qu'elle l'embarasse ? — Leurs vœux ou leurs suffrages ! très-bien, assuré que l'on croit être qu'elles voteront toujours d'accord avec la garnison. Non, tout cela n'a rien de sérieux ; il n'y a qu'un but dans toutes les machinations du siècle présent ; il n'y a qu'une passion au cœur du parti qui mène l'Europe : sous des noms et sous des voiles divers, sous toutes ces appellations vagues et banales dont se contente si facilement l'esprit superficiel de notre siècle, il s'agit uniquement de savoir si l'Europe sera ou ne sera pas chrétienne. Une seule révolution se prépare : la révolution qui doit détruire le christianisme.

Aussi, par cela même qu'il s'agit d'un intérêt de tous le plus universel, la même impulsion se fait-elle sentir dans les contrées les plus diverses. Un pouvoir occulte, qui domine les rois et les peuples, ceux-là en les effrayant, ceux-ci en les endormant, provoque partout, sous des prétextes qui ne sauraient jamais lui manquer, des actes d'hostilité contre le christianisme. En Pologne, c'est le schisme, c'est-à-dire le christianisme annulé d'autant plus qu'il est asservi, qui persécute par le feu et le sang le christianisme véritablement orthodoxe, libre, sincère, vivant,

sérieux. En Allemagne, c'est le Nord, protestant et rationaliste, qui prétend absorber le Midi, catholique et croyant. En Autriche, une nation ou les représentants d'une nation qui a souffert de terribles désastres, ne croient pouvoir réparer les plaies de la guerre contre l'étranger qu'en entreprenant la guerre contre l'Église, et se vengent des traités déchirés par les armes en déchirant les traités les plus sacrés avec la plus sainte et la plus désarmée des puissances. En Italie, c'est le vicaire de Jésus-Christ insulté, calomnié, maudit, attaqué, assiégé, au nom de cette nation dont il faisait la gloire, et dont il a fait tant de fois le salut. C'est Rome, la capitale du christianisme, prête à tomber entre les mains des lansquenets d'un nouveau connétable de Bourbon et de ces soldats de la révolution européenne, si braves lorsque leur ennemi n'est point armé. Partout où la révolution se fait, elle se fait contre l'Église ; partout où l'on attaque, où l'on pousse des cris de guerre, où, sans être provoqués, on met en marche des soldats, disons-le à l'honneur de l'Église, c'est contre l'Église.

Et les peuples s'en doutent à peine ! Et ils croient encore à des banalités politiques qu'on leur jette et que le lendemain on leur dit d'oublier, qu'on exalte et dont on se moque, qu'on soulève et qu'on abandonne ! Ils ne

voient pas que le seul but sérieux, c'est la guerre au christianisme; que la main cachée qui les mène se soucie peu de ce qu'on appelle liberté, égalité, nationalité, progrès, démocratie, pourvu qu'elle les fasse marcher, de gré ou de force, le sachant ou ne le sachant pas, contre le christianisme, contre le salut et le trésor de leurs âmes, contre le principe de leur civilisation, de leur liberté, de leur progrès, de leur bonheur, de leur vertu.

Mais la déception est trop grossière. Les masques finiront un jour par tomber. On désertera ces oracles menteurs comme les païens dégoûtés ont fini par désertier la Pythie. On cessera un jour de se laisser prendre à ces vaines et emphatiques paroles qui retentissent encore aux oreilles des hommes; ou plutôt, on en cherchera le sens, et ce sens dans ce qu'il a de bon, de juste, de souhaitable, on le trouvera réalisé dans le christianisme. Les rois cesseront de craindre cette faction antichrétienne dont ils subissent l'obsession. Les peuples ne se laisseront plus mener si aveuglément dans des voies qu'une fois les yeux ouverts ils reconnaîtront funestes et insensées. Rois et peuples n'obéiront plus à ces mots d'ordre que leur signifie la révolution européenne. Les épreuves et les luttes ne cesseront pas pour cela, parce que les épreuves et les luttes sont de tous les siècles; mais peut-être marchera-t-on au combat et à l'é-

preuve plus éclairé et plus libre. Peut-être comprendra-t-on mieux qu'en défendant le christianisme on défend la vraie liberté, la vraie égalité, le vrai progrès, la vraie et légitime démocratie. On ne se laissera pas arracher sa foi, ce qui serait le comble du malheur; et on ne se la laissera pas arracher, sans même s'en douter, ce qui serait le comble de la honte.

Jour de la Toussaint 1867.